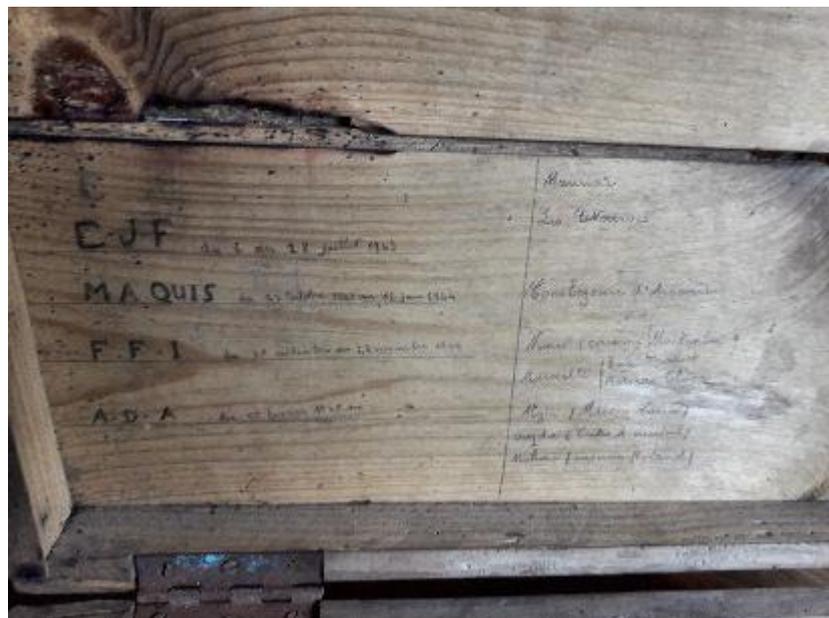


Lettre à Monsieur Camille ESSERTEL



Rue du Bief, le 1er décembre 2019

Monsieur,

Au printemps dernier, avec d'autres, j'héritais d'un texte à écrire. Son contenu devait tourner autour de votre personne ou de la petite caisse en bois qui vous avait appartenu. Sachez qu'en dernière main, cet objet fut la propriété de Yvette, une amie très chère, aujourd'hui disparue.

Aucun règlement de copropriété n'ayant été rédigé au moment de cet héritage, je n'avais pas compris que la petite caisse - qui avait fait pourtant l'objet d'un interminable débat, de hauts cris et de controverses - faisait intégralement partie du capital. J'étais donc sur le point d'être spoliée quand une amie intègre m'informa de mes avantages. Il était malheureusement trop tard ! Les moins scrupuleuses de mes colicitanes étaient déjà occupées à dilapider mes avoirs.

Une d'entre elles - celle que je taxerais volontiers de *fin limier* - fouillait votre itinéraire qu'une main inconnue - peut-être la vôtre - avait pris la peine de dater et de graver dans le couvercle du bagage. La détective décidait de vos origines et formulait quelques hypothèses sur votre soudaine disparition... Une autre dressait un astucieux parallèle entre son propre cheminement et le vôtre. Une troisième vous offrait une profession (coiffeur), une amie de cœur (Georgette)... Une autre encore dissimulait la petite valise en son grenier pour empêcher quiconque de mettre la main dessus. Une historienne friande de vos faits de bravoure interrogeait des résistants très âgés et passablement confus à qui je n'aurais pour ma part accordé le moindre crédit. Et je ne vous dirai rien des *brodeuses*, Monsieur, qui piquant sans relâche dans les marges de mon patrimoine le réduisait chaque jour davantage.

Le temps se rapprochait de me mettre au clavier et sentais venir la débâcle. Ne me restait pratiquement plus rien à me mettre sous la dent que la description du bagage.

L'objet, ma fois, est fort joli. Quoi qu'une habitante de Saint-Georges-d'Aurac-Gare l'ait malencontreusement qualifié de *caisse à outils*, son charme désuet l'autorise à trôner en bonne place dans la vitrine d'un antiquaire.

Ce fut donc la queue basse et l'humeur en berne que je rédigeai quelques affligeantes questions qui traitaient toutes des caractéristiques du contenant. Elles touchaient à ses dimensions, à l'essence de son bois, à son système de verrouillage, à la nature de son revêtements intérieur et à quelques autres niaiseries du même tonneau. Je comptais avec ma récolte concocter un problème mathématique où il allait falloir calculer des surfaces, un volume, les solutions aboutissant à déterminer finalement l'*âge du capitaine*...

Une fois ces interrogations mises en forme, je les soumis à la seule de tous les ayant-droit capable de me répondre puisque c'est elle qui détient - et très arbitrairement - mon héritage en sa maison.

La mâtime qui, quelques jours plus tard, prendra l'initiative de vous débarrasser, Monsieur, de votre encombrant pucelage, n'était pas en mesure de me répondre. Elle était en train de se baigner loin de chez elle, sous une pluie d'étoiles, à cinq heures du matin, dans un pays qui offre à ses touristes des houppes de palmiers et des piscines en forme de haricots-grains.

En désespoir de cause, je pris la décision de bifurquer sur un chemin jusqu'alors inédit, celui de la littérature. Il m'apparaissait à ce moment-là avoir sur le sujet quelques questions à vous poser.

Ne vous seriez-vous pas tenu par hasard, couché dans l'herbe, à côté de Claude LANZMANN *pour occuper des positions surplombant les lacets de la route Aurillac-Saint-Flour* ? Un très long convoi de la Wehrmacht, de plusieurs milliers d'hommes, étirés sur deux kilomètres, devait quitter Aurillac à l'aube et franchir le

Tunnel du Lioran.» Après l'embuscade, arrivâtes-vous avec vos camarades «au petit jour, exténués, en vue de Salers après avoir marché pendant vingt-quatre heures et parcouru soixante kilomètres dans la montagne.*» Pendant ces jours où vous fûtes traqué par les troupes allemandes, vous êtes-vous caché pour reprendre haleine dans la maison familiale de Pierre JOURDE du hameau de Lussaud, avez-vous franchi la Santoire, si chère à Marie-Hélène LAFON ? (Détendez-vous, Monsieur, ces auteurs sont bien trop jeunes pour que vous puissiez les connaître.)*

Votre silence étant resté de marbre, je fus contrainte d'abandonner la piste qui aurait pu nous mener à PAGNOL du côté de Marseille, au souvenir de SAINT-EXUPÉRY et même à CAMUS puisque, après avoir fréquenté un camp de jeunesse en Auvergne, intégré un mouvement de Résistance et fait partie des FFI, vous vous étiez engagé dans l'Armée de l'Air et, qu'après un très bref séjour dans un camp de transit à Marseille, vos supérieurs vous avaient envoyé couper des cheveux en quatre au Maghreb.

Mon échéance arrivant à grands pas, je pris dans la panique la science à témoin. Vous ne pouvez imaginer, Monsieur, combien celle-ci a progressé depuis la *dernière guerre* !

Savez-vous, par exemple, que l'analyse de la salive d'un individu permet de déterminer aujourd'hui les plus infimes caractéristiques de son ADN ? Savez-vous qu'à partir de ces résultats, il est possible de lui fournir en pourcentages la liste précise de tous les peuples dont il est issu, mais aussi le nom et l'adresse web de tous ses cousins vivants aux quatre coins du monde, pour peu - bien entendu - que ces adresses existent et que les dits-cousins aient procédé aux mêmes analyses ?

Vous vous doutez bien que je n'avais ni le temps ni les moyens de faire étudier tous les ADN qui ont laissé leurs traces depuis trois quart de siècle dans les fibres du bois, dans les chéneaux des chiffres et des lettres, ni dans chaque

angle du bagage, pas plus que je n'avais l'opportunité d'aller interroger toutes les personnes débusquées par ce moyen-là, jusqu'à tomber, à force de patience, de fausses pistes et de culs de sacs, sur la seule d'entre elle qui aurait eu vent d'un vague cousin - cantalien peut-être - peut-être lozérien du hameau de Salançon au-dessus d'Ispagnac (Gorges du Tarn) - dont l'itinéraire et les dates correspondent aux vôtres.

C'est en réfléchissant à cette éventuelle prouesse que me vint l'idée de contacter tout bonnement l'Armée française. La *Grande Muette* devait bien détenir quelque part - et très probablement dans le secret de la mémoire d'un ordinateur - les mêmes informations que celles qui sont gravées dans le couvercle de notre objet. Camille ESSERTEL est une invention de façade. Camille ASTIER l'est tout autant. Sans doute suffirait-il de jeter pêle-mêle vos dates et lieux dans le grand shaker de l'informatique militaire pour que votre véritable identité apparaisse.

J'étais sur le point de contacter le Centre des Archives du Personnel Militaire de Pau (CAPM) quand le souvenir d'Yvette s'interposa. Je garde d'elle l'image d'une femme belle, libre et franche, une espèce de pouliche un peu bancale qui préférait les chemins de traverses aux convenances. Comment la pouliche réagirait-elle si je lui fourrais dans les pattes l'armée française ? S'en amuserait-elle ? Quand, au cours de ses ateliers, Yvette se penchait sur moi, m'enveloppant dans une aura de bienveillance, elle m'inoculait le besoin irrésistible de créer, m'autorisait à lâcher prise, à devenir folle et fantasque, sans complexes, à laisser libre court à mes talents qui soudainement se révélaient. Je pouvais, en sa présence, devenir aussi fluide que l'eau qui court sur les grandes tables usées des Gardons, aussi échevelée que le vent et l'oiseau aux crêtes des Cévennes...

Ainsi, en mémoire de cette amie qui s'en est allée en fumée, je ne veux plus rien clore ni rien cadrer du tout. Je vais abandonner la partie pour laisser

libre court à mes souvenirs d'elle, tel le pinceau de cette amie qui, sur le papier, aimait à abandonner au blanc un espace... Qui êtes-vous, Monsieur ? Dans le fond, je m'en fiche. L'important est ailleurs. Ce soir le jeu ne consiste plus à vous concéder les feux de la rampe. Non. Il consiste - bien au contraire et uniquement - à garder Yvette, vibrante, inébranlable, parmi nous.

Avant de vous abandonner à vos fausses identités, je vous présente, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

A. P.

*Claude LANZMANN : Le Lièvre de Patagonie - Mémoires

Editions Gallimard 2009 - pages 120 et 123

Chère Dame Annette P .

Effectivement je n'ai pas connu tous ces écrivains, étant donné qu'ils sont nés bien après ma mort ! Eh oui je suis décédé, pas en 1945 comme la valise aurait pu vous le faire croire. Désolé de vous contredire mais je me nomme bien Astier et non Essertel ! Le premier est bien originaire de Salanson en Lozère et c'est typiquement un nom cévenol que la prudence m'a empêché de graver sur cette valise en bois. Vous savez qu'à cette époque troublée, on se trouvait vite du mauvais côté, pas question de faire inquiéter ma famille.

Je vous sens lasse à la fin de votre missive sur mon devenir, alors je vais reprendre mon récit là, ou je l'avais arrêté, en partance pour l'Algérie exactement voguant sur la méditerranée pour la première et l'unique fois ou je suis monté sur un bateau ! Après un voyage mouvementé où nous fûmes tous pris de mal de mer, nous avons atteint Alger La Maison Carrée lieu de ma première affectation.

Votre amie Aline a touché la vérité, la caserne se trouve bien dans la banlieue d'Alger, nous y dormons et y recevons quelques cours dédiés au pilotage et

entretien mécanique des avions, auxquels s'ajoute tout le protocole militaire habituel. La matinée est réservée aux cours et tâches quotidiennes. En début d'après-midi, des camions nous emmènent sur le terrain d'aviation à une dizaine de kilomètres. Là, nous sommes confrontés en direct avec les avions : des junkers 52 et des Curtis P40 encore bravo madame Aline !

A la base militaire, nous avons un maître de stage qui nous initie à la mécanique spéciale de ces modèles. J'y découvre une vraie passion dévorante près des avions, je peux enfin caresser amoureusement la carlingue, le fuselage je rêve tout éveillé d'enfiler un jour la fameuse combinaison d'aviateur et porter le casque muni d'écouteurs pour aller danser avec les nuages... Mon rêve d'enfant est à portée d'ailes. Depuis mon arrivée en Algérie, je suis complètement dépaysé par l'approche d'un autre peuple aux coutumes et mœurs si différentes. Les sorties dans la ville avec d'autres militaires m'ont laissé sans voix. Ce que j'aime en fait ici, c'est l'ambiance dans la casbah, cette médina avec une multitude de petits escaliers, ses ruelles étroites animées d'une vie grouillante.

Les vieux assis à même la rue jouent aux dominos avec des regards un peu moqueurs à notre passage, les draps claquent au vent sur les toits plats, les maisons blanches abritent des femmes drapées dans un voile qui leur tombe jusqu'aux pieds, quand on les croise, elles cachent leurs visages, il ne reste plus que le regard brillant souligné d'un trait noir de khol, elles passent comme des ombres mystérieuses énigmatiques évitant le regard de l'étranger. Dans les minuscules échoppes, il arrive que nous nous arrêtions pour des petits achats, le vendeur nous offre toujours un thé. Par grosse chaleur dans la casbah, le soleil franchit peu le fond des ruelles. Moi je sens plutôt la chaleur humaine, les gens parlent fort et s'interpellent d'une maison à l'autre. Vers le sommet de la casbah derrière une grande et lourde porte en bois, des hommes poussent la petite porte verte, discrètement en regardant vite s'ils ne sont pas vus. Ils entrent et referment vite la petite porte munie d'un judas... Il paraît que des femmes superbes, parfumées s'offrent pour quelques dinars dans des voluptés d'encens... On me l'a dit, j'en ai aussi rêvé, mais je n'y suis jamais allé en mémoire d'Etiennette. Depuis Marseille, je me suis lié d'amitié avec Jean Hospital, un auvergnat c'est lui qui me raconte ce pays attachant. Pendant toute cette période, mes pensées survolent souvent mes Cévennes, il doit faire froid à Salanson, les châtaigniers ont perdu leurs feuilles depuis longtemps, nous sommes fin février, ici les journées sont chaudes et ensoleillées, les nuits froides. Quand la tristesse m'envahit je m'assieds au pied d'un palmier dans la cour de la caserne, j'écris à Etiennette des lettres que je n'envoie jamais, je les dépose dans ma valise en bois peut-être qu'un jour je les lui donnerai... Le clairon nous appelle, c'est l'heure de la pratique, alors je pars le cœur léger vers mes chers avions. Depuis le 10 Février, je vole oh pas seul mais avec un

instructeur même si les commandes sont doubles, c'est moi qui tiens le manche
JE VOLE ! La première fois l'émotion a été très violente, ne rien en laisser paraître mais la boule à l'estomac ne m'a pas quitté au décollage après, j'ai été aspiré par un plaisir extrême, une sensation de devenir le maître du monde, une sensation de puissance ! La boule est revenue à l'atterrissage un peu chaotique. J'apprends le 20 Février que nous devons partir la semaine prochaine en camion jusqu'à la frontière marocaine à Oujda. Nous avons été choisi pour faire partie de l'équipe qui doit recevoir la formation de pilote de chasse ! Cela s'est décidé vite suite à notre première initiation de vol ici, l'équipe se compose de 8 futurs aviateurs, Jean fait partie lui aussi de ce convoi qui va changer notre vie.

Ça y est !!! Yvette vient encore de me houspiller pour ne pas dire autre chose ! Il paraît que j'en dis trop et qu'il faut laisser planer le suspense, qu'il dure, vous tienne en haleine ! Bon, elle ne change pas la mère Yvette, toujours pointilleuse la belle, délicieusement « casse-pieds » ! Ne t'énerve pas Yvette, je t'écoute, je dis à Dame Annette P.

A suivre...

CLO

Camille,

Je t'ai imaginé magicien résistant dans un monde qui ressemble au nôtre. Un pays sec, un peu comme le sud de la Lozère. Des chênes verts, des herbes jaunies par le soleil, des cailloux, beaucoup de cailloux. Un pays de plus en plus sec à cause du réchauffement climatique.

Dans une ambiance un peu inquiétante de presque fin du monde.

Tu es né dans cette région mais tu es parti, par monts et par vaux, à pied, à cheval, en bicyclette pour récolter des informations. Tu fais le magicien sur les places de village, les jours de marchés, tu amuses la galerie et tu fais circuler, en secret, les messages de ceux qui essaient de résister.

Tes parents t'ont raconté la vie tranquille qu'ils avaient menée, à l'époque où tout était facile. Tu ne t'en rappelles pas trop. Tu étais petit, tu as quelques souvenirs de dessins animés regardés sur un écran en grignotant des biscuits au chocolat. Tu ne te rappelles plus du tout le goût que cela avait. Le chocolat... Tu t'es juré d'en rapporter une tablette à ta mère. Il doit bien en rester quelque part. Tu aimes beaucoup ta maman. Quand tu en parles, tu dis : « ma maman ». Cela fait toujours un drôle d'effet, ce n'est pas très viril. Tu es charmant, original, spontané mais pas viril, non. Tu laisses ça à d'autres.

Tu as pris, ce matin, sans préméditation, la direction d'un temple bouddhiste où tes parents allaient souvent. Ils t'emmenaient avec eux. Enfant, tu t'y ennuyais beaucoup et tu leur en voulais de ne pas aller comme tout le monde, en vacances à la plage. Mais ce matin, tu as envie d'y retourner. Tu as envie de voir comment vont les lamas¹. Cela te rassurerait que tout soit resté comme avant, même si tu ne te fais pas trop d'illusions.

Tu aperçois les drapeaux qui claquent au vent, les toits, les dorures du temple. Il est toujours là, c'est un bon début. Tu fais un petit dérapage sur le parking. Quelques vélos et un cheval ont remplacé les voitures.

Tu remontes l'allée, les escaliers, le jardin a l'air d'être entretenu correctement. Comment fait le jardinier sans tondeuse à gazon ?

Te voilà devant le temple. La porte est ouverte, tu enlèves tes chaussures, tu entres et te prosternes trois fois. Tu récites la prière de prise de refuge. C'est le moment ou jamais. Le monde est sens dessus dessous, les repères ont volé en éclats, mais l'enseignement du Bouddha reste immuable. Tu te souviens des quatre nobles vérités : la souffrance, les origines de la souffrance, la cessation de la souffrance et le chemin qui mène à la cessation de la souffrance (c'est quoi déjà ?). Tu dois trouver un lama pour lui redemander le chemin qui mène à la cessation de la souffrance, c'est quand même dingue d'avoir oublié, c'est le plus important.

Avant de partir à la recherche d'un enseignant, tu t'assois sur un coussin, le dos bien droit. Tu respires tranquillement. Tu as bien fait de venir là.

Tu pourrais y rester. Donner un coup de main au jardinier pour la pelouse. Mais non, ce n'est pas sérieux, on t'attend, on compte sur toi.

Pourtant le combat te paraît soudain au-dessus de tes forces. Tu te sens minuscule. Minuscule et très fatigué.

Des pas derrière toi. C'est Emilie, une résidente du temple qui était déjà là quand tu étais petit. Elle a les cheveux gris maintenant, mais le même regard. Elle te reconnaît, te sourit et te demande, très naturellement, si tu restes plusieurs jours.

Elle t'apprend que certains lamas sont décédés, que la communauté est devenue très féminine (le jeune Rinpotché² avait favorisé les retraites de trois ans pour les femmes, histoire de rétablir un peu un équilibre). Elle prend des nouvelles de tes parents. Tu lui expliques qu'ils ont dû partir à l'étranger pour se mettre à l'abri à cause de leurs activités politiques.

Tu n'oses pas lui poser la question du chemin qui mène à la cessation de la souffrance. Elle te propose de rester avec eux pour la pudja³ et le dîner, ce soir.

Tu acceptes. Cette parenthèse te fera du bien.

Un grand lama noir entre dans le temple et se prosterne en marmonnant. Tes parents le connaissaient bien mais tu ne te souviens plus de son nom. Il s'assoit sur un minuscule coussin et commence la pratique de Mahakala. Le protecteur à six bras.

¹Les enseignants bouddhistes qui portent une robe (le zen) bordeaux. Rien à voir avec l'animal qui crache quand il n'est pas content.

²Lama reconnu comme étant la réincarnation d'un grand maître bouddhiste.

³Office religieux, sorte de messe bouddhiste : textes en tibétain, encens, tambours, cymbales...

Si seulement Mahakala existait vraiment, s'il pouvait nous protéger comme un grand frère, un père très fort, un genre de super héros.

La pratique de Chenrézi suit celle de Mahakala. C'est plus doux. Mais c'est pareil, Chenrézi ne va pas venir nous prendre dans ses bras et nous bercer.

Il n'empêche que cela te fait du bien d'être entouré de ces personnes souriantes et détendues. Tu vas rester un peu ici. Pas longtemps, quelques jours.

Tu demandes au lama noir si c'est possible. Il te reconnaît, te sourit, lui aussi. Ta présence fera plaisir à tout le monde, tu pourras donner un coup de main. La communauté a besoin de bras.

Tu passes une très bonne soirée, suivie d'une très bonne nuit dans une petite chambre confortable. Mais tu doutes. La prise de refuge ne signifie pas qu'on se met à l'abri du danger. On t'attend, tu as des choses à faire. Tu ne peux pas rester là, à faire du jardinage avec des bouddhistes, c'est n'importe quoi. C'est dommage mais c'est n'importe quoi.

À l'aube, tu entres dans le temple, tu salues le Bouddha, Tara Verte et Gourou Rinpotché, les trois immenses statues qui t'impressionnaient tant quand tu étais enfant.

Tu leur promets que tu reviendras, que tu penseras à eux tous les jours. Tu les remercies de leur aide, tu leur demandes de ne jamais t'abandonner, tu leur expliques que tu as des choses importantes à faire, que tu t'es engagé, qu'il faut tenir ses engagements.

Et tu sors, tu remontes sur ton vélo, l'air est déjà doux.

Tu pédales vers le sud, vers la mer. L'idée de revoir la mer te réjouit. Cette petite parenthèse bouddhiste t'a rappelé la préciosité de l'existence. Et sa fragilité. Alors, tu décides de ne pas perdre de temps et d'être prudent.

Advienne que pourra, tu pédales vers le sud, vers la mer.

Sylvie